

Prédications d'après Blaise Pascal, 2021

prononcées lors des rencontres de la SAPB à
l'église Saint-Etienne-du-Mont

père de Nadaï, op

Sommaire

1	Prédication sur le Baptême du Christ, 19 janvier 2021	3
2	Prédication sur saint Blaise, mardi 9 février 2021	3
3	Prédication sur le mardi saint, mardi 30 mars 2021	4
4	Prédication sur la Résurrection, 13 avril 2021	5
5	Prédication sur la Couronne d'Épines, 27 avril 2021	6
6	Prédication sur l'Ascension, mardi 11 mai 2021	7
7	Prédication sur la Pentecôte, 25 mai 2021	8
8	Prédication sur le plaisir, 1er juin 2021	9
9	Prédication pour la Nativité de la Sainte Vierge, 8 septembre 2021	10
10	Prédication pour la Saint-Matthieu, 22 septembre 2021	11
11	Prédication sur les petites et les grandes choses, mercredi 20 octobre 2021	11
12	Prédication pour le mois des défunts, 3 novembre 2021	12
13	Prédication sur l'avent, 1er décembre 2021	13

1 Prédication sur le Baptême du Christ, 19 janvier 2021

On parlait autrefois du temps liturgique où nous sommes comme d'après l'Épiphanie, mystère que la tradition décline en trois mystères principaux : l'adoration des mages, le baptême du Christ, les noces de Cana. Pour le premier, Pascal, dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, compose quelques versets de l'évangile, tandis que la mention des noces de Cana tient en une ligne. Il ne fait guère que reproduire la *series* de Jansénius. On est étonné que l'apologiste de la religion chrétienne n'ait pas développé davantage la manifestation de Jésus manifesté aux savants. En revanche, le mystère du baptême est assez abondamment commenté, d'après le *Tetrateuchus* de Jansénius, qui résume excellentement la doctrine des Pères. Pourquoi ce privilège du Baptême, parmi les trois épiphanies ? Des trois, c'est la plus étrange : car le Verbe et Fils unique de Dieu y manifeste sa divinité en la cachant, et en ne la révélant qu'à ceux qu'il éclaire par les lumières de leur baptême.

Ce mystère fut, il est vrai, « afin que tous les peuples connussent par la descente du Saint-Esprit, et par le témoignage de Jean, qu'il était véritablement le Christ » : le Christ, c'est un homme qui sauve par la vertu de Dieu, mais dont le titre, dans l'Écriture, ne comporte pas qu'il soit Dieu même.

Il faut donc que la foi porte encore au-delà de ce que les peuples ont vu ce jour-là : au-delà d'un homme sur qui l'Esprit-Saint est venu reposer ; que le cœur se porte jusqu'au Fils Unique et Verbe fait chair.

L'ensemble de ce passage de l'*Abrégé* est une paraphrase fidèle et élégante du latin de Jansénius. Mais il est un endroit où Pascal passe outre son modèle. Jésus reçoit le baptême de Jean *pour que toute justice soit accomplie*. Jansénius commente : « en accomplissant la ressemblance de la chair de péché dans la ressemblance des signes », puisque se faire baptiser par Jean, c'est se mettre au rang des pécheurs ; mais Pascal écrit : « C'est-à-dire, que celui qui avait la ressemblance de péché fût lavé par la ressemblance du baptême du Saint-Esprit, car en effet celui qui était né du Saint-Esprit ne pouvait pas renaître du Saint-Esprit ». Ainsi dans le Baptême du Christ, où se remarque la conformité mutuelle du Seigneur et des baptisés, Pascal entend surtout relever la condition divine de Jésus, et la distance qu'il y a de Lui à nous. « Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à J.-C. Juste. Mais il a été fait péché pour moi. [...] et loin de m'abhorrer, il se tient honoré que j'aie à lui et le secoure. »

2 Prédication sur saint Blaise, mardi 9 février 2021

Ce jour étant dans l'octave de la Saint-Blaise, j'ai jugé que c'était l'endroit de tenter de rapporter certains traits de la destinée de Pascal à son patronage et à son intercession. Cela est d'autant plus juste que ce prénom de Blaise lui venait de son parrain, désigné pour représenter aux yeux du chrétien la paternité

qui vient, non de la terre, mais des cieux. Or le parrain de Pascal était son oncle, le frère d'Etienne. Nous savons bien que chez les Pascal, comme Blaise et Jacqueline le rappellent à Gilberte en 1648, les liens de la chair et du sang sont pour servir de figure aux mystères du baptême par quoi les chrétiens sont devenus enfants du Père éternel.

Saint Blaise est l'un des quatorze saints auxiliaires de la chrétienté, c'est-à-dire, dont on sollicite les suffrages d'abord à l'occasion de nécessités sensibles et corporelles, plutôt que directement spirituelles. Ce trait propre a assuré à leur culte une étendue universelle et populaire. Cela nous avise que la charité étend le troisième ordre auprès d'êtres qui de par leur nature ont part au premier ordre, celui des corps, et ne sont pas tout entiers, comme les anges, de l'ordre des esprits ; et que la grâce aime spécialement les pauvres selon ce premier ordre, qui éprouvent à plein les bornes que la nature corporelle impose à l'esprit.

Saint Blaise était médecin. « Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin », disait le Christ à Pascal. Pourtant, Pascal « prenait médecine gaiement », et se soumit jusqu'au bout à l'ordre des médecins, fût-il contraire au désir qu'il avait de communier. Ayant reçu la grâce de l'épiscopat, saint Blaise fut l'auteur de miracles, qui firent surtout sa réputation. Dieu y déclare son pouvoir souverain sur les corps contre la puissance même de la nature corporelle, pour figurer aux yeux de la foi la souveraineté de la grâce sur la nature. Saint Blaise en sa caverne attirait à soi les bêtes, dont il est protecteur. Pascal pointe la nécessité où on est de s'abêtir un peu si l'on veut que la foi soit donnée. Saint Blaise, conduit au gouverneur, étroitement gardé des soldats, ne cessait pas de prêcher Jésus-Christ, guérissant en chemin l'enfant dont une arrête de poisson s'était fichée dans la gorge. Pascal, poursuivi des archers du roi, se cache mais publie la vérité et donne voix aux religieuses persécutées. Saint Blaise, patron des cardeurs, eut ses chairs labourées de pointes de fer. Pascal fut sa vie durant tourmenté dans sa chair par la maladie, dont il demandait à Dieu la grâce de bien user.

3 Prédication sur le mardi saint, mardi 30 mars 2021

Pascal écrit dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, pour le mardi saint : « [...] mardi 12 mars, au matin, les Apôtres repassant auprès du figuier, s'étonnent de le voir séché. Sur quoi [Jésus] leur enseigne la force de la foi de Dieu »

Pascal reprend ici l'expression de la Bible de Louvain : *Ayez la foi de Dieu*, traduite littéralement de saint Marc, xi, 22 :

ἔχετε πίστιν θεοῦ

, *habete fidem Dei*. Elle peut s'entendre de trois manières, selon la valeur du génitif Dei. Soit il marque l'origine, et la foi est relevée comme divine et donnée par « sentiment de cœur », distincte de cette « foi qui n'est qu'humaine et inutile pour le salut » (Br 282). La Bible de Sacy, et toutes les traductions françaises

jusqu'à nos jours, tiennent en revanche pour un génitif objectif : *ayez de la foi en Dieu*. Mais peut-être n'est-il pas impossible, sous la plume de Pascal, qu'il prenne aussi valeur subjective : la foi dont Dieu lui-même serait le siège.

Pensée qui, de soi, est absurde, la foi étant une participation exclusivement humaine à la vie divine. Mais elle est susceptible de quelque sens chez Pascal, si on la rapporte, non pas à la foi des apôtres ou disciples, mais à la condition de Jésus-Christ véritablement homme et Dieu tout ensemble. On voit quelque chose de cela dans la manière dont notre saint médite le mystère de l'agonie de Jésus : là où le regard des Pères de l'Église pénètre dans la vie intérieure du Christ mettant entièrement en oubli sa condition divine, au point de dire au Père éternel : *Non ma volonté mais la tienne*, Pascal voit aussi un combat du Dieu Tout-Puissant contre soi-même : « C'est un supplice d'une main non humaine mais toute-puissante, et il faut être tout-puissant pour le soutenir » (Br 553).

L'Orient chrétien porte son adoration à l'unique Verbe de Dieu, illuminant l'humanité de Jésus, quand l'Occident distingue ce qui, dans le Christ, est propre à l'homme, et ce qui est propre à Dieu. Mais la clarté même de ces distinctions embarrasse Pascal bien plus que les paradoxes de la vie intérieure de l'homme-Dieu, dont il aime à s'émerveiller, reconnaissant ainsi cette vie intérieure pour ce qu'elle a de singulier et d'incommunicable.

« Il passe toute la nuit sur le mont des Olives » : c'est là, dans l'*Abrégé*, le dernier verset relatif au mardi saint. Dès son arrivée à cet endroit : « Il [avait] exhort[é] tout le monde à veiller et prier ». La nuit du jeudi au vendredi saint, au mont des Olives, montrera la veille et la prière être un combat où succomberont les plus confidents disciples. Pascal s'est retiré un jour sur les pentes de cet autre mont où nous sommes, qui n'était guère occupé alors que par des maisons religieuses, et qui, de la sorte, était comme la colline où Paris priait. « Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps ».

4 Prédication sur la Résurrection, 13 avril 2021

« Jésus est dans un jardin, non de délices, comme le premier Adam, où il se perdit et tout le genre humain, mais dans un de supplices, où il s'est sauvé et tout le genre humain » Blaise Pascal parle ici du jardin des Oliviers, où parmi tant de supplices intérieurs, à la violence marquée par cette sueur de sang coulant jusqu'à terre, Jésus-Christ a en effet sauvé le genre humain en résolvant de faire la volonté du Père. *Or, il y avait dans le lieu où il avait été crucifié, un jardin*, écrit saint Jean. Expression imprécise : on peut croire que la croix se dresse ici comme l'arbre de vie au jardin d'Eden. *Et dans le jardin était un tombeau neuf*, où personne n'avait encore été mis. La nouveauté de ce tombeau nous ramène aux origines du monde, en ce jardin où aucun homme n'avait encore été mis. Jésus est ainsi allé de jardin en jardin, quittant un jardin de supplices au mont des Oliviers pour être porté au jardin de mort près du Golgotha. Qui pouvait croire qu'au terme de ce chemin qui semble consacrer la destinée souffrante et mortelle de tout homme la vie devait se lever, plus charmante et plus belle, Dieu

insufflant au nouvel Adam le souffle d'une vie non plus seulement animale, mais spirituelle, dans un corps également spirituel ? La prophétie de sa résurrection d'entre les morts avait frappé les oreilles des disciples sans pénétrer leur cœur, devant l'évidence des marques des souffrances et de la mort de leur Maître. Les larmes de Marie attestent cette évidence. Mais le premier mouvement de son cœur fidèle se distingue dans cette méprise qui lui fait prendre Jésus pour le *jardinier* : car de même qu'Adam s'était vu confier par Dieu le jardin de la nature, le Christ est en effet le maître du jardin du salut et de la grâce.

J'ai cherché dans mon lit celui que mon cœur aime, dit la fiancée du Cantique, *et ne l'ai pas trouvé. Je me lève, je fais le tour de la ville, des rues et des places publiques : je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé. N'avez-vous point vu celui que mon cœur aime ? ai-je dit aux sentinelles de la ville. Lorsque j'eus passé tant soit peu au-delà d'elles, je trouvais celui qu'aime mon âme.* Jésus, en effet, a été supplicié et enterré hors de la ville. *Retire-toi, vent du nord ; viens, vent du midi*, s'écrie le fiancé : *souffle sur mon jardin, et que les parfums en découlent* : ces parfums dont la pécheresse avait oint le corps de Jésus au lundi saint. Ainsi, ô âme chrétienne, sors de toi-même et de ton lit ; sors de la ville, et du commerce ordinaire des humains, dont les œuvres ne tendent que vers ce monde. Ne crains pas de fréquenter ce jardin qui ne présente d'abord que supplice et que mort, mais que tu découvriras tout riant de la vie que le Ressuscité y reçut en sa chair. Et tu deviendras toi-même jardin : *Ma sœur, mon épouse*, dit le fiancé, *est un jardin fermé*, dont moi seul ai la clef, pour aller lui parler cœur à cœur, et l'appeler par son nom : *Marie*.

5 Prédication sur la Couronne d'Épines, 27 avril 2021

Nous sommes aujourd'hui le 27 avril. Au temps de Pascal, Paris fêtait, le 24 avril, la solennité de la Couronne d'Épines, dont les célébrations s'étendaient sur trois jours. Nous sommes donc au lendemain de ce *triduum*. Cette solennité était commune au diocèse de Paris et à notre ordre dominicain, qui l'avait inscrite en son propre pour commémorer la part que les frères avaient prise à ce transfert de la relique de Constantinople à Paris. Je ne connais pas l'office de Paris, mais je traduis ici l'hymne qui figure aux premières vêpres de notre ancien propre : « Une couronne d'ignominie ceint le front du roi de l'univers, et son opprobre nous valut d'être, nous, couronnés de gloire ; on lui tresse un diadème d'épines qui ôte aux ministres de l'enfer l'empire où ils tiennent le monde ; couronne où ruisselle un sang sacré, qui paie la faute des coupables, et les délivre de leur crime. »

Un mois exactement avant le 24 avril, Marguerite, la nièce de Pascal, avait été miraculeusement guérie le 24 mars en la chapelle de Port-Royal de Paris par l'application du reliquaire d'une épine de la Sainte Couronne. En cette fin du mois d'avril, les reconnaissances du caractère préternaturel de cette guérison se succédaient de la part des médecins. Avant le miracle, Pascal avait commencé de

défendre la doctrine de la grâce efficace dans les quatre premières *Provinciales*. Dans les *Ecrits sur la grâce*, qu'il compose de l'automne 1655 jusqu'à ce printemps 1656 selon Jean Mesnard, il désigne cette grâce, avec Jansénius, comme « médicinale », c'est-à-dire, comme guérissant de l'aveuglement du péché.

La guérison de Marguerite fut opérée près de l'œil, comme en figure de ce mystère tout spirituel, et de ce trait médicinal de la doctrine de la grâce. « Les miracles sont pour la doctrine, et non la doctrine pour les miracles », écrit Pascal (Br 643) ; « jamais [...] il n'est arrivé de miracle du côté de l'erreur, et non de la vérité. »

S'il arrive donc que la mémoire de Pascal soit attaquée dans sa doctrine, encourageons-nous dans la défense de cette mémoire et de cette doctrine en n'oubliant jamais ce miracle par où Dieu s'est clairement déclaré.

6 Prédication sur l'Ascension, mardi 11 mai 2021

Pascal écrit dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, pour l'Ascension du Seigneur : que « [Jésus-Christ] éleva les mains », selon l'évangile de saint Luc, « non pas comme pour prier, mais pour [...] bénir [les apôtres] » commentait-il avec Jansénius. Tout, dans cet endroit du récit de Pascal, tend en effet à relever la puissance souveraine dont le Christ entre en possession dans ce mystère, qui fait qu'il quitte l'état de pauvreté qu'il avait embrassé devant Dieu dans son existence voyageuse, et qui le soumettait à la nécessité de prier. Cette puissance souveraine, poursuit Pascal, il n'a jamais manqué de l'avoir ; mais « il a manifestement paru l'avoir reçue en ce jour », par sa « session à la droite du Père », que le psaume 110 désigne être en effet le lieu d'où l'on gouverne « avec pleine puissance et providence ».

C'est ainsi que Jésus, au moment qu'il va monter, ne joint pas les mains vers le ciel, mais les étend vers les Apôtres demeurant sur terre, pour faire descendre sur eux la bénédiction d'en-haut. Pascal, selon Jansénius toujours, indique, d'après la Lettre aux Hébreux, que Jésus se déclare ici grand-prêtre, c'est-à-dire, médiateur : mais non moins médiateur des hommes vers Dieu, comme il l'est par sa prière, que médiateur de Dieu vers les hommes par sa bénédiction, dont il rend ses apôtres dépositaires. Tel est l'effet de la promesse qu'il leur fait, « d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles » : cela signifie, selon Pascal, que « l'Eglise ne périra pas, et ne sera jamais destituée de pasteurs, et qu'elle ne sera jamais destituée de la connaissance de la vérité ».

Dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, note Jean Mesnard, Pascal se distingue de ses sources, Jansénius et Arnauld, en ce qu'il prolonge son récit au-delà de l'Ascension. Il l'étend jusqu'à la Pentecôte, mais poussant plus loin encore, il le termine à la fin des temps, dont il lie la manifestation au mystère de l'Ascension : « Alors [Jésus] reviendra, au même état où il est monté » ; il rappelle les paroles des anges aux apôtres, après que Jésus fut monté au ciel, que, « de la même sorte qu'ils l'avaient vu monter, de la même sorte il reviendrait ». Mais Pascal précise ces paroles, en substituant « au même état » à « de la même sorte » : il désigne par là cette puissance de Jésus qui, de par l'Ascension, est la

même aujourd'hui qu'à la fin des temps, et se déclare de manière cachée dans la bénédiction et les sacrements de l'Eglise.

7 Prédication sur la Pentecôte, 25 mai 2021

Au temps de Pascal, en ce jour où nous sommes, l'Eglise célébrait la Pentecôte, puisque cette fête était alors nantie d'une octave aussi solennelle que celle de Pâques.

On n'était pas encore à la troisième heure, que les apôtres, réunis au Cénacle avec la sainte Vierge, *virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux.*

Ce ne fut pas à l'heure de tierce, mais dans la veille d'une nuit, que ce feu s'est étendu jusqu'à Blaise Pascal, sans le fracas d'un vent impétueux, mais de manière également sensible.

Cette nuit-là, Pascal entendit le Seigneur lui dire, par le prophète Jérémie : *Ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive.* Or, qui est à la fois un feu et une eau vive, sinon l'Esprit ? *Si quelqu'un croit en moi, il sortira des fleuves d'eau vive de son cœur* : ce que Jésus entendait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui.

Le 18 mai 1649, le père de Saint-Pé, oratorien de Rouen, ancien curé de la famille, écrivait à Gilberte : « Remerciez beaucoup Dieu de votre confirmation, en cette fête du Saint Esprit¹, puisque la confirmation est le sacrement du Saint-Esprit. » Et d'expliquer à sa correspondante, que cette onction conforme le chrétien à la destinée même de Jésus que Dieu envoya prêcher l'Evangile aux pauvres. »

On sait avec quelle ferveur, depuis cette nuit-là, Pascal vécut selon l'onction de la confirmation, qui confère à l'âme, selon saint Thomas, cette puissance active que l'Ecriture représente comme un jaillissement de fleuves d'eaux vives depuis le cœur étanché par Jésus-Christ au baptême. Par cette onction d'Esprit-Saint, conforme à celle reçue par les Apôtres au jour de Pentecôte, la vie du fidèle chrétien devient véritablement apostolique, se répandant dans le monde pour gagner des âmes au Royaume, étant sauf le droit des pasteurs de l'Eglise de présider à cet apostolat commun, droit fondé sur le sacrement de l'ordre.

Cet apostolat, qui est un jaillissement d'eaux vives issu d'un cœur assoiffé et étanché, se manifeste de manière éclatante dans l'apostolat des grands apôtres, ou plus cachée dans Celle qui se trouvait avec eux au cénacle, et que l'Esprit était venue couvrir de son ombre, plutôt que de la lumière de son feu. L'apostolat de notre saint présente ces deux caractères. *Les provinciales* ont fait grand bruit dans le monde, tandis que leur auteur restait caché. Et la providence a laissé à d'autres que lui le soin de publier son *Apologie de la religion chrétienne*, à quoi présida une inspiration tellement apostolique.

1. la pentecôte

8 Prédication sur le plaisir, 1er juin 2021

« On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands » écrit Pascal à Mlle de Roannez : c'est la réflexion qui figure au début de l'invitation à la prière de ce soir.

Il n'y a pas pour Pascal des gens de plaisir d'un côté et des gens de devoir et de vertu de l'autre. Tous sont gens de plaisir ; c'est-à-dire, que tous suivent la nature : les seconds ne la forcent pas : nature corrompue chez les uns ; nature restaurée par la grâce chez les autres.

Les plaisirs des uns sont bas, et par là, ils sont petits ; les plaisirs des autres sont élevés, et Pascal les appelle grands. Ils sont tels par leurs objets : les choses du monde où les premiers se complaisent sont petites et basses au regard de leur Créateur, qui fait les délices des seconds. Mais ils sont tels encore par leur sujet : l'âme en ses puissances inférieures pour les premiers : sens, passions, imagination ; et pour les seconds, le cœur et la volonté.

Mais il est vrai que Pascal, comme saint Augustin dans le traité 26 sur saint Jean, pose un paradoxe fort contre l'opinion commune, pour qui il n'est de plaisir que des sens, des passions et de l'imagination ; tandis qu'on ne répute pas pour plaisirs les satisfactions de l'appétit rationnel, qui sont de soi insensibles.

Que nous ne soyons pas sensibles aux vraies joies et aux plaisirs du cœur, cela d'ailleurs est tout accidentel ; c'est une des suites de la corruption de notre nature. Car dans l'état de gloire, la joie que les élus trouveront à goûter Dieu dans leur cœur, rejaillira en joie sensible dans le bas de leur âme et dans leur corps. Jésus-Christ, venu racheter nos péchés, a voulu porter les suites de notre condition pècheresse. Étant Dieu, son cœur était en joie à tout instant ; et c'est volontairement qu'il a interdit à cette joie de rejaillir dans le reste de son être, afin que tous les tourments de la Passion assaillent son âme, pour que le mérite de l'amour en lui soit infini, et couvre ainsi, en effet, tous les péchés des humains.

En ce monde donc, les plaisirs du cœur ne se marquent pas par le sentiment, mais par l'événement, comme Jésus souffrant jusqu'au bout le supplice de la croix pour l'amour de Dieu, parmi les tourments et les plus grandes peines de l'âme. C'est là qu'« on souffre bien », écrivait encore Pascal à Mlle de Roannez. Car l'homme qui se livre à ce que le monde nomme plaisir livre bien leur pâture à ses sens, à ses passions et à son imagination ; mais le cœur et la volonté, qui consent à cela, n'y trouvent pas leur compte : ils demeurent, comme dit Pascal, « capacité vide », vide de Dieu, qui seul peut les combler. Mais il est vrai que les objets de ce monde ont quelque chose qui flatte, non seulement le corps et le bas de l'âme, mais le cœur et la volonté aussi : ils se présentent comme à sa portée ; au lieu que Dieu est hors de ses prises : il faut qu'il vienne lui-même et se donne ; par là, il l'humilie et la comble tout ensemble.

9 Prédication pour la Nativité de la Sainte Vierge, 8 septembre 2021

Pascal semble n'avoir parlé d'abord de la dévotion à la sainte Vierge qu'à travers ses excès, parmi ces dévotions aisées qui font bon marché de la grâce. Il suffirait d'invoquer la Vierge, assure le jésuite de la 9e provinciale, pour entrer au paradis, quoique vous eussiez vécu en état de péché : *S'il arrivait qu'à la mort l'ennemi eût quelque prétention sur vous [...] vous n'avez qu'à dire que Marie répond pour vous. Mais, mon Père, [...] qui nous a assuré que la Vierge en répond ? – le père Bary en répond pour elle – Mais, mon Père, qui répondra pour le père Bary ? – Comment, dit le père, il est de notre Compagnie. Et ne savez-vous pas encore que notre Société répond de tous les livres de nos Pères ?*

Dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, Pascal résume à grands traits les scènes d'évangile où la Vierge figure, sans y adjoindre aucun commentaire. Il nous fait deviner dans les *Pensées* le principe de ce laconisme : « L'Évangile ne parle de la virginité de la Vierge que jusques à la naissance de Jésus-Christ. Tout par rapport à Jésus-Christ. » (Laf. 299 ; Br. 742). Ce n'est pas là bien sûr pour mettre en doute que Marie fût demeurée vierge après son enfantement, comme l'assure la tradition de l'Église, mais pour justifier le silence de l'évangile, qui se tait sur ce qui n'a pas directement rapport au mystère du Sauveur, qui seul importe.

Pourtant on devine la vraie dévotion de Pascal à Marie et à ses privilèges ; mais il a fallu sans doute qu'elle trouve appui sur la parole de Jésus-Christ lui-même s'adressant à lui de manière intime : « Laisse-toi conduire par mes règles. Vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les saints qui m'ont laissé agir en eux. » (Laf. 919d).

La Vierge appartient à l'ordre de la sainteté en même temps qu'elle le domine, en raison d'un abandon plus entier à la grâce intérieure de Celui qui vint faire son séjour d'abord en son âme pour demeurer en son corps. Sans doute Pascal songe-t-il, comme marquant cet entier abandon de soi-même chez la Vierge, à la parole qu'elle prononça en réponse à l'annonce de l'ange : *Qu'il me soit fait selon votre parole*. Elle ne s'est pas livrée au hasard : elle sentit que la conduite de Dieu sur elle allait suivre des « règles », est-il dit à Pascal, dont la raison se pouvait découvrir. C'est ce que l'Écriture nous déclare : *Marie, dit-elle, méditait toutes ces choses en son cœur*. Mais Pascal ajoute ici un trait personnel à la tradition, en ce qu'il approprie directement au Christ une grâce que l'Écriture rapporte à l'Esprit Saint. C'est-à-dire que cette grâce victorieuse, puissante et toute divine, est aussi, aux yeux de Pascal, tout humaine depuis l'incarnation du Sauveur qui s'est opérée à travers l'assentiment de la Vierge Marie.

10 Prédication pour la Saint-Matthieu, 22 septembre 2021

L'Église célébrait hier la mémoire de l'apôtre saint Matthieu, si fameux par sa conversion que l'appel du Seigneur produisit en lui en un instant. Par là se marquait le triomphe de cette grâce que saint Augustin appelait « efficace », et dont Pascal fut si dévot à publier le mystère : mystère qui sans doute éclaire l'entreprise de son apologie de la religion chrétienne : il s'agissait, comme il le dit lui-même, de « porter à rechercher Dieu », ce qui peut engager à un long combat contre ses passions. Mais il savait aussi, d'après l'histoire de la conversion instantanée du publicain Mathieu, que le Seigneur peut rompre en nous d'un seul coup tous les attachements à quoi la convoitise tient l'homme asservi, sans qu'il soit nécessaire de plier la machine du corps aux gestes de la foi pour disposer enfin l'âme à la foi. C'est pourquoi, s'il est utile de se dévouer à l'apostolat, c'est cependant une œuvre qui n'est pas nécessaire ; à laquelle, partant, on se dévoue en toute liberté, et pour déférer au désir du Maître de la moisson d'appeler des ouvriers à sa moisson, et reconnaître ainsi l'honneur que Dieu fait à l'apologiste de la religion chrétienne, de lui conférer « la dignité de la causalité ».

« Il appela Matthieu du lieu de péage, qui le suivit incontinent, quittant tout. Matthieu lui donna à dîner chez soi, et, pendant le dîner, Jésus les enseignait, et aussi les disciples de Jean et les pharisiens touchant le vin nouveau en vaisseaux vieux, la pièce neuve à la vieille veste, etc. » C'est ainsi que Pascal relate, dans *l'Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, la vocation de Matthieu et le repas chez ce publicain. Or, selon les évangiles, au cours de ce repas, Jésus eut à répliquer aux pharisiens s'indignant de ce qu'il mangeât avec des pécheurs. Viennent ensuite, en effet, ces propos sur le neuf et l'ancien, mais il n'y a nulle assurance qu'ils aient été tenus chez Matthieu, car c'est une autre péripécie. Pour Pascal, il importe donc qu'ils l'aient été. En outre, il n'indique pas que Jésus emploie cette parabole pour répondre aux pharisiens et aux partisans du Baptiste, s'étonnant de ce que ses disciples et lui s'abstiennent de jeûner. De sorte que la parabole prenant place juste après la conversion paraît s'y rapporter directement et la donne à entendre comme un renouvellement complet de tout l'être, sans retour vers le vieil homme que l'on a quitté sans retour.

C'est bien ce que Pascal expose dans la préface à cet ouvrage touchant la condition des évangélistes, dont il participera lui-même du mystère : elle exige un entier abandon de son esprit propre, afin d'être rempli « du même esprit qui a opéré la naissance de Jésus-Christ ».

11 Prédication sur les petites et les grandes choses, mercredi 20 octobre 2021

C'est le jugement et l'amour de Dieu qu'il fallait observer, sans abandonner le paiement de la dîme sur les plantes du jardin. Ce propos du Seigneur,

pourtant authentique, ne figure pourtant pas dans certains manuscrits : tant on était choqué à l'idée que Jésus-Christ, qui enseigne tellement à dépasser la Loi en faveur de l'amour, eût pu avouer pour bon le maintien de ses petites observances. Il nous en avise ailleurs : *Celui qui enseigne à mépriser ces petits commandements sera déclaré le plus petit dans le Royaume.*

C'est ainsi que Notre-Seigneur avertit les dévots contre deux périls qui les guettent, et menacent de faire d'eux de faux dévots : ces deux écueils, qui sont les deux sources principales du péché, sont l'orgueil d'une part, la concupiscence d'autre part.

Le dévot selon l'orgueil pêche en ange, c'est-à-dire, qu'il se veut tout spirituel. Il se flatte d'être familier et comme ami de Dieu, et c'est pourquoi il en use, à l'égard de Dieu, avec familiarité. De plain-pied, croit-il, avec *le jugement et l'amour de Dieu*, il abandonne à la dévotion populaire l'observance des gestes que la tradition a légués aux chrétiens comme expression de la foi ; il estime indignes de ses soins certaines cérémonies que prescrivent les rubriques des livres liturgiques, et préfère à ces marques de religion des œuvres de miséricorde plus éclatantes, qui le signalent comme fils du Dieu qui fait miséricorde. Il ne s'avise pas, comme l'écrit Blaise Pascal, qu'il s'agit ici-bas de « faire les petites choses comme grandes à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous et qui vit notre vie », et qu'il s'agit ainsi d'humilier le dedans par le dehors.

Si donc le dévot selon l'orgueil oublie qu'il fait partie de l'univers visible, le dévot selon la concupiscence s'attache exclusivement à ce qui se voit. L'observance minutieuse des gestes de la foi ou des rubriques lui est nécessaire pour n'avoir pas à se reprocher à soi-même d'être un impie. « Il ne voudrait pas, écrit Bossuet, qu'il manquât un Ave à son chapelet. Mais les médisances, mais les jalousies, il les avale comme l'eau. » On observe volontiers, dans la loi écrite et dans la tradition, ce qui ne coûte rien à nos passions. C'est à elles, surtout, qu'on est attaché, sans se l'avouer. On paie Dieu d'une petite monnaie toute symbolique, et l'on achète ainsi le droit de se dispenser des exigences évangéliques ; et Dieu finit par être aussi mal traité qu'il l'était par l'orgueilleux. Celui qui donne dans ces travers resserre et contraint son âme ; il ne voit pas qu'elle est faite pour être revêtue de la toute-puissance de Dieu, à cause de quoi « les grandes choses », poursuit Blaise Pascal, deviennent comme « petites et aisées ».

12 Prédication pour le mois des défunts, 3 novembre 2021

La commémoration de tous les fidèles défunts nous engage à prier de manière plus instante, en ce mois de novembre, pour la délivrance des âmes du purgatoire. On sait de quelle portée fut pour Pascal la méditation de notre condition mortelle, éclairée par le mystère de la mort en Jésus-Christ, témoin la lettre de consolation écrite après la mort de son père. Mais cette méditation porte en général sur le mourir plutôt que sur l'état de mort propre aux âmes des défunts.

Il n'est guère qu'un endroit de son œuvre où Pascal s'attache à considérer cet état de mort, non d'ailleurs pour lui-même, mais comme parabole de l'état de maladie qui est le sien : « Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur, faites que je me considère en cette maladie comme en une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence, pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur ; et qu'ainsi j'aie une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une espèce de mort pour exercer votre miséricorde, avant que vous m'envoyiez effectivement la mort pour exercer votre jugement. »

Pascal, on le voit, se figure soi-même au purgatoire : condition qui a quelque chose d'en soi favorable, mais dont l'âme ne peut goûter d'abord la faveur. Aussi bien, il est heureux en soi de « se trouver séparé du monde, et dénué de toutes choses » : car par cet état l'âme échappe au divertissement de convoitise, qui partage ses affections tant qu'elle demeure en cette chair mortelle, l'empêchant d'être à soi-même. Elle échappe en outre à cet autre divertissement, proprement pascalien, que commande, d'une part, la peur de mourir, et d'autre part, l'amour malheureux de soi-même, qui engage le moi à trouver refuge dans une image flattée qu'il tâche à peindre de soi dans l'opinion d'autrui. Mais, mort, le voilà « seul en présence de vous, Seigneur », qui êtes le Dieu de vérité. On sent bien que cette présence qui, de soi, est porteuse de douceur et de consolation, impose d'abord violence à l'âme pécheresse, qui ne trouve plus à s'envelopper de son mensonge ordinaire, quand elle n'a plus lieu de s'aimer d'abord soi-même, et quand Dieu se donne soi-même et soi seul à aimer.

Nous déterminons plus exactement d'après cela l'objet de notre prière pour nos défunts : que cette présence du Seigneur à leurs âmes se fasse à la fois plus puissante et plus consolante, en sorte que soit hâté l'instant où l'amour d'attachement le cédera entièrement en elles à cet amour de charité, où l'on aime soi-même et autrui pour l'amour de Dieu.

13 Prédication sur l'avent, 1er décembre 2021

L'avent où nous sommes entrés dimanche se tire d'avènement : il s'agit de ce premier avènement du Fils Unique qui sera célébré à Noël. Pascal relève que cet avènement a été prédit comme « grand » par les prophètes d'Israël : les Juifs, disent en effet les prophètes, sont « formés exprès pour être les avant-coureurs et les hérauts de ce grand avènement ».

Cependant, l'avènement de ce Libérateur confond nos vues ordinaires sur la grandeur, puisque cette grandeur-là porte un caractère de douceur : « S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu, en se découvrant si manifestement à eux qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son essence comme il paraîtra au dernier jour avec un tel éclat de foudres et un tel renversement de la nature que les morts ressusciteront et les plus aveugles le verront. Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paraître dans son avènement de douceur, parce

que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'était donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine et absolument capable de convaincre tous les hommes, mais il n'était pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheraient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là, et ainsi voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur il a tempéré. »

On voit par là que cette douceur n'a rien de cette tendresse charmante dont notre esprit se flatte d'ordinaire en songeant à l'enfant de la crèche. Elle est refus que la vérité n'éclate dans tout son jour, et ne se donne directement à connaître : « et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il était bien plus reconnaissable quand il était invisible, que non pas quand il s'est rendu visible », écrit Pascal à Mlle de Roannez. C'est ainsi que pour Pascal, l'avènement de douceur embrasse tout ensemble et Noël et la Passion : avec la pauvreté comme marque propre au premier mystère qui devient ignominie dans le second : « Et ainsi ce peuple déçu par l'avènement ignominieux et pauvre du Messie ont été ses plus cruels ennemis ». Ignominieux et pauvre, dans cet ordre : non selon l'ordre du temps, mais celui des raisons. C'est ainsi que Noël est en vue de la Passion.

Pascal nous engage à nous examiner nous-mêmes : voulons-nous Dieu comme notre bien ? Nous rendons-nous dignes de sa clémence ? Si oui, nous n'aurons pas de mal à distinguer celui qui, dit-il, « ne devait venir qu'obscurément et que pour être connu de ceux qui sonderaient les Écritures. »